

ETC



Le monde environnant

Michel Campeau, *Arborescences*, Galerie d'art d'Outremont, Outremont. 12 janvier - 5 février 2006

Sylvain Campeau

Number 74, June–July–August 2006

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/34927ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Revue d'art contemporain ETC inc.

ISSN

0835-7641 (print)

1923-3205 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Campeau, S. (2006). Review of [Le monde environnant / Michel Campeau, *Arborescences*, Galerie d'art d'Outremont, Outremont. 12 janvier - 5 février 2006]. *ETC*, (74), 54–56.



Outremont

LE MONDE ENVIRONNANT

Michel Campeau, *Arborescences*, Galerie d'art d'Outremont,
Outremont. 12 janvier - 5 février 2006

Une grande part du travail de Michel Campeau repose sur l'introspection et la découverte de soi, quête accomplie à l'aide d'autoportraits directs ou indirects. Mais il en va tout autrement dans *Arborescences*. Pour une première fois depuis assez longtemps, en effet, l'artiste délaisse son territoire intime et biographique, images de ses proches, de sa descendance et de ses ascendants, pour aller plus directement au monde environnant. Est-ce à dire qu'il laisserait derrière lui toute forme de construction fictionnelle, toute forme d'intentionnalité narrative, de parcours initiatique au sein du monde des choses, maintenant que celui des êtres proches semble moins prégnant ? Il serait hasardeux de conclure trop vite. Répétons tout de même que, dans deux séries récentes dont les images apparaissent dans l'exposition à la Galerie d'art d'Outremont, la présence de l'artiste est toujours manifeste. Simplement, elle ne s'inscrit plus dans un rapport avec l'autre, dans une relation amoureuse, filiale ou paternelle. Dans *L'ombre de soi*, c'est sa seule ombre qui vient tomber sur les pans de jardins qui sont saisis. Cette densité sombre, projetée sur un tapis verdoyant, montre l'artiste en action. Mais, curieusement, surtout pour un photographe, cette silhouette s'interpose entre la source de lumière et l'objet photographié. Il est d'ailleurs notable que, dans bien des images, les choses reproduites, éléments habituellement naturels, ne soient jamais seules mais se montrent sans cesse accompagnées de leur double, d'une part d'ombre, émanant d'elles, qui les étend et les prolonge. Dans des images extraites de la série *La nature invisible*, ce sont des plantes, photographiées en plongée à 90°, qui voient leurs formes élancés être plus étroitement reproduites par une ombre couchée sur un papier blanc. De par l'angle de prise de vue, leur étendue ne peut qu'échapper au spectateur qui se trouve lui aussi en surplomb, à angle droit, au-dessus d'elles. Elles montent donc vers lui et, par leur verticalité, se déroberaient tout à fait à la vue, si ce n'était de cet ajout de papier les reproduisant comme matière issue de la terre et montante. Il en va un peu de ces images de plantes et de fleurs comme si leur ombre les ramenait plus étroitement à ce qu'elles sont que ne le fait leur reproduction photographique.

Les images-miroirs fonctionnent elles aussi sur un mode similaire, si ce n'est que, cette fois, c'est un miroir posé sur le sol, au plus près de leur point de pousse, qui permet de voir se profiler leur silhouette sur fond de ciel bleu. Ce ne sont pas là les seuls êtres vivants

à être ici autant couchés sur papier que sur le sol. Dans une autre photographie, tirée celle-là d'un corpus intitulé *Territoires et paysages métaphysiques*, c'est l'artiste même qui s'allonge entre les tuteurs d'un jardin communautaire. Il y a, dans ce tirage au chlorobromure d'argent, quelque chose d'assez cassant dans les tonalités comme dans cette manière qu'ont terres, rocaillies et cordages de se présenter comme étendue et déploiement arides dans un cadre automnal.

Malgré l'apparente dissemblance de ces séries, qui vont d'images numériques en couleurs à des épreuves noir et blanc plus classiques, de formats conventionnels à d'autres qui suggèrent l'imprimante informatique, il y aurait donc un fil, une suite, un enchaînement. Car c'est bien ainsi que nous recevons le tout; une filiation doit bien opérer son mystère quelque part.

Ce ne sont pas les seules séries que Michel Campeau ait sollicitées pour composer ces *Arborescences*. Deux autres contribuent elles aussi à cette démonstration.

Virevolte laisse parler les arabesques fines et controuvées des tiges de plantes s'élevant gracieusement dans les airs, dans des images qui rappellent celles de Karl Blossfeldt. *La posture de l'insecte* surprend boutons de fleurs, corolles et pétales ouvertes d'un point de vue émanant de la terre, qui serait celui d'un insecte.

Ce point de vue résolument botanique tranche certainement avec le contenu plus introspectif des travaux précédents de cet artiste. Mais cette volte-face ne saurait être absolue. L'image de *Mikado*, montrant l'artiste couché sur la terre, ancre bien cette production dans le sillage de l'autoportrait tout comme le font les épreuves de la série *L'ombre de soi*. Allons plus loin; on peut difficilement imaginer certaines images sans penser à la posture qu'a dû adopter l'artiste pour les réussir. Couché lui-même, à tout le moins penché vers la terre plutôt qu'à la poursuite des ramifications généalogiques. Pourtant, *Arborescences* suggère les connexions rhizomatiques des radicelles, le déploiement échevelé et régénérateur des réseaux et enchevêtrements de la flore et des plantes. Le tout a d'ailleurs comme origine des promenades, caméra en bandoulière, au sein des jardins communautaires de Montréal. Sur ces images, d'ailleurs, les cordes reliant les plantes aux tuteurs, et celles délimitant l'espace du jardin de chacun, ne sont jamais loin. Elles montrent une nature bridée, implantée au centre du tissu urbain, à la fois vaine et magnifique victoire sur la ville, lieu de ressourcement et de vitalité biologique. En fait, tout tient là; dans ce biologique, dans cette parenté biologique qui prend le relais de ce qui était héritage généalogique. Il en va un peu comme si

Michel Campeau, après avoir évoqué et exploré, ce qui le situait dans le temps de ceux qui furent avant et vinrent après lui, issus de lui, cherchait cette fois à se positionner dans le capital biologique, dans ce qui le fonde comme être naturel au milieu d'autres entités naturelles. Comment, autrement, expliquer cette adoption d'une posture aussi radicalement différente, qui pourrait bien être comprise comme un repliement ? Ce n'est certes pas que le naturel n'apparaissait pas dans la production antérieure. Des paysages se montraient mais c'étaient des lieux traversés, occupés brièvement dans le cours du temps par des membres de la famille. Ils étaient des escales que l'on parcourait debout, face à elles, perdu dans l'immensité du temps des êtres qui naissent ou se sont envolés. Dans le temps de l'éphémère des héritages et du legs.

Il en va maintenant tout autrement. Les images d'*Arborescences* sont bien des célébrations de la nature. Mais elles le sont de manière différente. Elles ne présentent pas des lieux grandioses et lointains que l'on habite à peine, que l'on traverse plutôt, à travers nos pérégrinations. Ce ne sont pas des cadres, des arrière-fonds, des environnements au sein desquels se révélerait une nature profonde, enfouie en nous. Il n'y a, en fait, aucune mesure entre l'homme et l'élément naturel dans *Arborescences*, d'aucune façon pou-

rons-nous nous mirer en eux. Ces jardins, nous les côtoyons chaque jour sans les voir. On méconnaît ou feint d'ignorer ce que certains peuvent chercher en eux, dans ce carré de verdure lové au cœur de la cité. Pourtant, chacun peut bien receler son bouton de fleur, bientôt ouvert et qui se dresse pour l'instant dans une des œuvres de Michel Campeau. Ces herbes, herbages, fleurs sauvages, nous les avons foulés; nous nous sommes couchés en leur sein, jeunes et libres, feignant un jeu quelconque pour en fait jouir de leur arôme de terre. C'est à cette jubilation lointaine que nous convie Michel Campeau.

Cette résurgence de la terre et du biologique, il n'est pas innocent que Michel Campeau l'ait cherchée dans les jardins communautaires et dans les espaces boisés de l'île de Montréal. Car il cherchait ce qui résidait déjà en nous, ce dont nous sommes issus et dont nous gardons toujours une parcelle en nous. Sorte de gène floral, senteur de terre humide et de plantes grasses, il y a bien en nous quelque chose que nous retrouvons et reconnaissons à nous y coucher, simulant une mort qui est ensemencement.

SYLVAIN CAMPEAU

